

1916.9140

LES SAUVAGES

# BA-HNARS

(OCÉANIE ORIENTALE)

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE

PAR

M. l'abbé P. DOUBESCOULE

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES  
FONDÉE EN 1818 POUR LA OCÉANIE ORIENTALE

DEUXIÈME ÉDITION

1872



LIBRAIRE JACQUES LECOFFRE

LECOFFRE FILS & C<sup>o</sup>, SUCCESSIONS

PARIS

29, RUE BONAPARTE.

LYON

102, RUE BELLECOUR, 2.

1875

*Lettre de M. Combes, missionnaire apostolique, à MM. les  
Directeurs du Séminaire des Missions-Étrangères.*

Can-Kouan, le 29 septembre 1861.

« Messieurs et bien chers confrères,

« Voilà bientôt un an que je vous fais espérer quelques notes sur la tribu des Bannars, vers laquelle la divine Providence m'a envoyé pour annoncer la bonne nouvelle du salut ; il est donc bien temps que je m'acquitte de ma promesse. Ce devoir m'est d'autant plus doux à remplir, que vous portez tous, je le sais, un intérêt particulier aux missions naissantes que notre vénérable vicaire apostolique organise chez nos sauvages. Je voudrais pouvoir entrer dans beaucoup de détails sur ces pays jusqu'ici entièrement incultes ; mais, tout occupé encore à apprendre la langue, à traduire les prières et le catéchisme, et en outre souvent interrompu par les visites presque continuelles des indigènes, il ne m'est guère possible de vous donner autre chose qu'un aperçu fort général et sans ordre sur la peuplade que j'évangélise, et sur les tribus qui l'entourent.

« Les Bannars habitent le pays situé vers le 14° degré quelques minutes de latitude nord, et vers le 104° de longitude orientale, méridien de Paris. Leur territoire est borné à l'est et au nord-est par la tribu des Bannan, au nord et au nord-ouest par celle des Cédans, à l'ouest par celles des Haungao et des Halang, et au sud par celle des Gémrai, la plus nombreuse et la plus importante sous tous les rapports.

« Le nombre des villages Bannars s'élève de quatre-vingt-dix à cent environ, et la population totale ne dépasse pas vingt-cinq mille âmes ; ils occupent un

sortes de mauvais melons, du coton, du tabac, et fort peu de cannes à sucre. Toutes ces cultures réussissent à merveille, ainsi que beaucoup d'autres; mais le sauvage, qui peut à peine semer avec de riz pour vivre, ne cultive le reste, ce semble, uniquement que pour en conserver l'espèce. On ne voit ici, en fait d'animaux domestiques, que le chien, la poule, la chèvre et le porc; encore le Bannar en élève-t-il à peine autant qu'il lui en faut pour ses sacrifices superstitieux. Il pourrait nourrir des buffles par centaines; mais, s'il s'en procure quelque'un de loin ou loin, il l'emmène sans délai, soit pour se rendre les Esprits propices, soit pour régaler les mânes de ses proches, au jour anniversaire de leur mort. Ces offrandes, fort au goût des indigènes, se multiplient surtout chez les Bannars de l'ouest, où le commerce des Laciers rend les buffles moins rares.

Les forêts sont peuplées de bêtes sauvages, mais les espèces qui nuisent à l'homme sont peu communes; le rhinocéros et l'éléphant font ici des apparitions passagères, mais n'y séjournent pas. Ils habitent les bois des Bannars, des Celans et des Giurai de l'ouest. Le crocodile reste sur les bords de la rivière Ble, dans les nombreux étangs de Roungas, et remonte rarement au-dessus du confluent des ruisseaux qui descendent de nos montagnes: le tigre, le loup, le sanglier, le chien sauvage, le cerf, le daim, le chevreuil, plusieurs espèces de renards, le boa, la vipère et quantité d'autres serpents peuplent en grand nombre toute la contrée; d'immenses troupeaux de bœufs et de buffles sauvages errent dans les vastes plaines des Giurai, sans pousser jusqu'à nos lieux pèlerins. Je ne parle pas d'une foule d'autres animaux qui appartiennent à la classe des petits quadrupèdes, et dont le nom m'est inconnu.

Nous n'avons ici dans l'année que deux saisons bien tranchées: celle des pluies et celle des chaleurs. Vers la fin du mois d'août, le soleil commence à percer les nuages et ses ardeurs deviennent en quelques jours brûlantes, insupportables; les scarons et les ruisseaux tarissent, les feuilles des arbres jaunissent et tombent,

sur le commerce des tara-tou et des jarres, dont quelques-unes s'élèvent aux prix de plusieurs buffles et même de plusieurs esclaves. Du reste, il est peu de sauvages qui fassent fortune dans tous ces trafics; on en voit au contraire beaucoup s'endetter outre mesure et finir par tomber en servitude. Les Gélous, qui forgent, ont un gain plus sûr dans les produits de leurs mines, et les Barman du nord s'enrichissent avec leur cagnelle de première qualité, qu'ils échangent contre les marchandises des Annamites du Quang-Ngai. Les Cochinchinois tirent aussi de ces contrées quelques éléphants, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, du coton, du miel et beaucoup de cire. Ici le commerce ne se fait que par la voie des intermédiaires, et comme ces derniers sont le plus souvent pauvres ou sans bonne foi, il devient une source d'injustices, d'inimitiés et de guerres.

Les Barman, ainsi que tous les autres sauvages du pays, se groupent par villages de vingt à cent maisons. Au centre de chaque hameau se dresse la maison commune, qu'il est facile de distinguer à son toit élevé et parfois treissé avec art. Les agglomérations considérables en ont jusqu'à six ou sept. Le nombre de ces maisons communes indique, en général, celui des villages qui, autrefois séparés, se sont réunis en un seul. Comme ces adjonctions, assez fréquentes, se font sans préjudice des usages particuliers à chaque hameau, ils conservent chacun ce symbole d'union pour y tenir leurs séances, célébrer leurs fêtes et offrir leurs sacrifices. Les habitations des sauvages sont groupées tout autour, sans ordre et sans symétrie. Elles sont grandes, bien aérées, et ne manquent pas, dans leur agreste simplicité, d'un certain degré d'élégance, surtout quand elles sont encore neuves. Deux rangs de poteaux en bois les supportent, et le plancher inférieur, formé de lattes de bambous bien tressées, en seulement aplaties et fortement unies ensemble, s'élève à cinq ou six pieds au-dessus du sol; un autre treillis, mais serré, tient lieu de murs. Le couvert, fait mince et bien étanché, est ajouré avec des pailles très-longues, que les femmes choisissent une à une; le rotin